



Abel et Caïn

DIALOGUE III.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M^{lle} BONNE, JULIA, EUGÉNIE, AUGUSTINE, CHARLOTTE, SIDONIE.

AUGUSTINE.

Bonjour, mademoiselle Bonne ; Julia m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, et je viens vous prier de m'en dire un.

MADemoiselle BONNE.

Oui, ma chère, je sais de jolis contes, de belles histoires, et je vous en raconterai tant que vous voudrez.

AUGUSTINE.

Quelle différence y a-t-il entre un conte et une histoire?

MADemoiselle BONNE.

Une histoire est une chose vraie, et un conte est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte, pour amuser.

LE MAGASIN DES ENFANTS

AUGUSTINE.

Mais ceux qui font des contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses.

MADEMOISELLE BONNE.

Non, ma chère ; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

AUGUSTINE.

Je vous prie, dites-moi un conte et une histoire, afin que je juge quel sera le plus joli des deux.

MADEMOISELLE BONNE.

Volontiers ; je vous donnerai une belle histoire à lire, vous l'apprendrez par cœur, et je vais vous raconter un joli conte ; écoutez, mes chers enfants.

LE PRINCE CHÉRI

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le *Roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : « Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie maisonnette ainsi que de bonnes herbes à manger. La nuit, quand le roi fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame ; elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme de la neige, et au lieu de coiffure, elle portait une couronne de roses blanches. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car les portes étaient fermées, et il ne savait pas comment elle était entrée.

Elle lui dit : « Je suis la fée Candide ; je passais dans le bois, lorsque vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras, car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes ; et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amis. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder. »

« Madame, répondit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite : je n'ai qu'un fils que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. »

« De bon cœur, poursuivit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. »

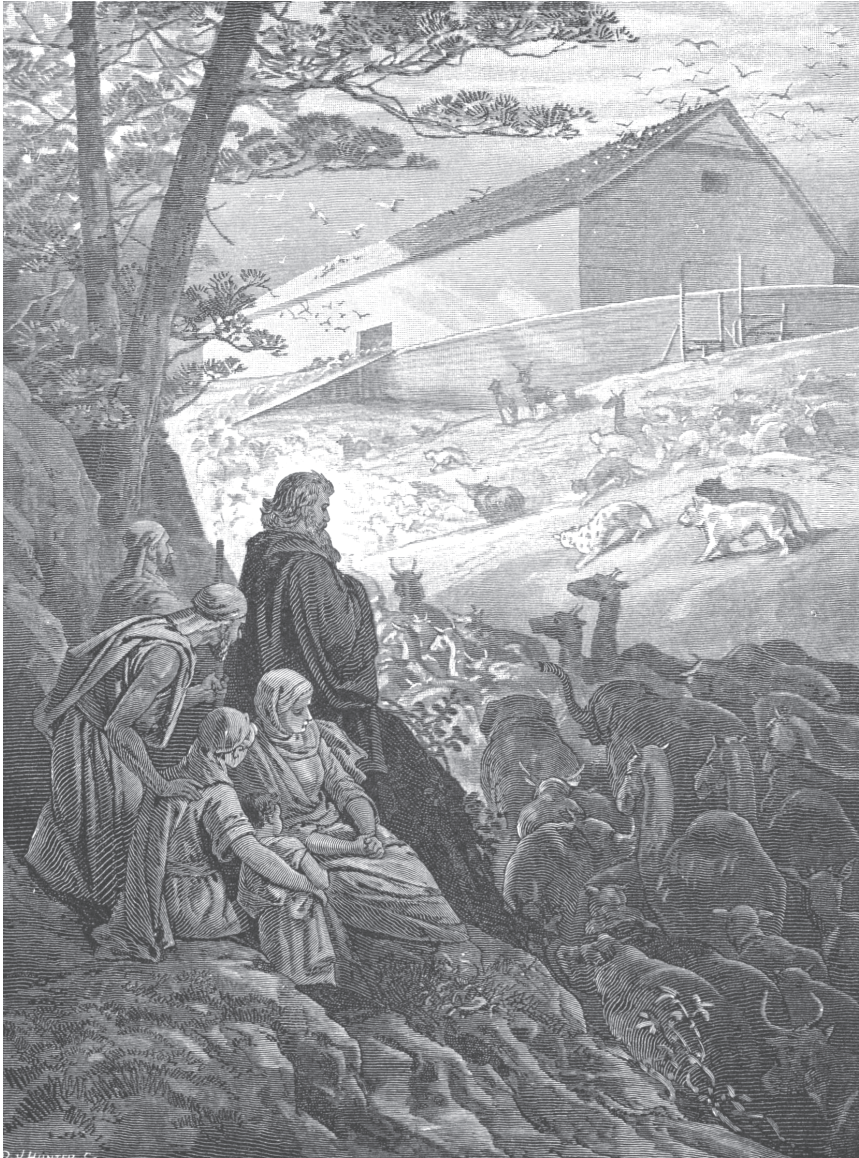
« Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répliqua le bon roi, mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant ? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. »

« Vous avez bien raison, lui dit Candide ; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui ; il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut quelques temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent, pour le sauver. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut : « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et, pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps, elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et ajouta : « Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants ; toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt ; mais si, malgré sa piqûre, vous continuez, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. » Candide disparut, et laissa Chéri bien étonné. Il fut quelque temps si sage, que la bague ne le piquait point du tout ; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portait celui d'*Heureux*.

Étant un jour allé à la chasse, et n'ayant rien pris, il ressentit de la mauvaise humeur ; il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt ; mais, comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne, Bibi, vint à lui en sautant, pour le caresser ; il lui dit : « Retire-toi, je ne suis plus d'humeur à recevoir tes caresses. » La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit, pour l'obliger au moins à la regarder ; cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment, la bague le piqua, comme si c'eût été une épingle ; il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : « je crois que la fée se moque de moi ; quel grand mal ai-je fait, en donnant un coup de pied à un animal qui m'importune ? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ? »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua une voix qui répondait à la pensée de Chéri : vous avez fait trois fautes au lieu d'une : Vous avez été de mauvaise humeur ; vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal ; et puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tous ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais en ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. » Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger, mais il ne tint pas parole.



L'arche de Noé

DIALOGUE V.

TROISIÈME JOURNÉE.

EUGÉNIE, M^{lle} BONNE, AUGUSTINE, JULIA, SIDONIE.

EUGÉNIE.

Ma bonne amie, j'ai dîné avec ces demoiselles, et nous ne sommes restées qu'un demi quart d'heure à table.

MADemoiselle BONNE.

Je vais donc vous gronder, mes chères enfants ; il n'y a rien de si contraire à la santé que de manger trop vite.

AUGUSTINE.

Veillez nous pardonner pour cette fois, et je vous jure, sur ma conscience, que je ne savais pas que c'était une faute de manger trop vite.

MADemoiselle BONNE.

Et c'est aussi une faute de jurer sur votre conscience ; une autre fois ne le faites pas.

Allons nous asseoir dans le jardin, et je vous dirai le conte que je vous ai promis.

LA BELLE ET LA BÊTE

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche ; il avait six enfants, trois garçons et trois filles, auxquels il donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles ; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant*, en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie, elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme elles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle, car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune, la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser ; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et quelle souhaitait de tenir encore compagnie à son père. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. La pauvre Belle fut affligée d'abord de perdre sa fortune ; mais elle se dit à elle-même : « Quand je pleurerai beaucoup, les larmes ne me rendront pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. » Lorsqu'ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine ; car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort. Elles se levaient à dix heures du matin ; se promenaient, perdaient leur temps à regretter les beaux habits et les compagnies. Elle se disaient : « Voyez notre cadette, elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. » Le bon marchand ne pensait pas de même, il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de laisser faire à celle-ci l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit tourner la tête à ses deux aînées qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien, car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffisait pas pour payer ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose », lui demanda son

père. « Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciait d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui se seraient écriées que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien. Le bonhomme partit ; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il l'était auparavant. Il n'avait plus que dix lieues pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants ; mais comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit ; il neigeait horriblement ; le vent était si grand qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval. La nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par les loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il aperçut une lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand se hâta d'arriver à ce château; mais notre homme fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval qui le suivait, voyant une écurie ouverte, entra dedans, et y trouva du foin et de l'avoine. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison où il ne rencontra personne ; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Le marchand s'approcha du feu pour se sécher, et il disait en lui-même : Le maître de la maison, ou ses domestiques, me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un temps considérable ; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vit personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées, et tout tremblant ; il but aussi quelques coups de vin. Alors, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés ; à la fin il arriva à une chambre où il y avait un bon lit ; comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Dix heures du matin sonnaient quand il s'éveilla le lendemain ; il fut surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien qui était tout gâté. Assurément, pensa-t-il, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Le père de Belle rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. » Le bonhomme après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et, comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé ; il cueillit alors une branche où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête horrible. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la bête d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et pour ma peine vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde : il faut mourir pour réparer cette faute. » Le marchand se jeta à genoux, et s'écria en joignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. » « Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries ; mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner à condition qu'une de vos filles viendra volontairement pour mourir à votre place ; partez, et